Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 13

Artikel: Le vieux Lucelle : histoire à faire peur
Autor: Rannusse, Alfred de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-247900

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

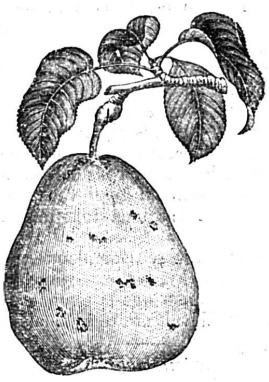
Pour y chanter encor le *Te Deum* joyeux
Qu'on entonne ici-bas, mais qu'on achève aux [cieux.
Dieu permet pour un temps que l'innocent pâtisse,
Mais il faut bien aussi que règne la justice,
Que Julien, vaincu, désespéré, mourant,
Jette au Galiléen l'injure avec son sang.
Il faut qu'aux temps futurs les pages de l'histoire
Disent qui remporta la finale victoire,
Qui, de l'homme ou de Dieu, tient le sceptre en [sa main
Et si le jour passé répond du lendemain.

A. S.

CHRONIQUE HORTICOLE

Les arbres et leurs fruits

(Suite)



Duchesse d'Angoulême

Si ce n'est la meilleure des poires, c'est certainement la plus belle.

Un compotier de *Duchesses d'Angoulême* forme le plus délicieux ornement d'une table, servie à la *française*, au mois de novembre et de décembre.

Volumineuse, souvent énorme, bosselée, ventrue, à peau épaisse, rugueuse, jaune-verdâtre ponctuée de gris-roux, la chair en est blanche, neigeuse, des plus fondantes et très aqueuse. On lui reproche de manquer un peu de goût, mais ce faible défaut est bien compensé par son superbe aspect.

Pour l'avoir de meilleure qualité et surtout très nette, il serait bon, selon nous, de ne la cultiver qu'en espalier, au midi, dans un terrain sec et léger. Ces conditions se trouvent parfaitement réunies par les murs de nos maisons qui sont à cette exposition, et qui dans notre pays ne sont presque jamais fouettés par la pluie. Nous souhaiterions que chacun de nos lecteurs possédât un espalier, au moins un exemplaire de cet arbre précieux.

Cette splendide variété, dont la naissance est enveloppée d'une certaine obscurité, s'appelle *Duchesse d'Angoulême*, pour avoir été dédiée à *Marie Thérèse de France*, fille de l'infortuné Louis XVI, par M. Audusson, pépiniériste à Angers.

Les pomologues publient la lettre suivante reçue par cet habile arboriculteur, en réponse à l'envoi de superbes fruits provenant de cette belle espèce.

« Paris, le 16 octobre 1820.

« Le secrétaire des commandements et Trésorier général de Madame, Duchesse d'Angoulême

« A Monsieur Audusson père.

« Monsieur, Son Altesse Royale Madame, Duchesse d'Angoulême, a reçu le panier de poires que vous lui avez envoyé. C'est avec plaisir que je vous annonce que cette princesse a bien voulu vous accorder l'autorisation que vous lui avez demandée, de donner à cette espèce de poire le nom de Madame la duchesse d'Angoulême.

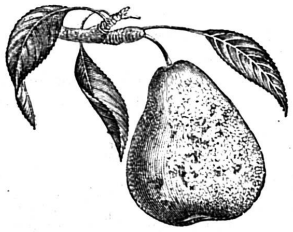
« J'ai l'honneur, etc.

« *Signé :* Th. Charlet. »

« P.-S. — J'ajouterai, Monsieur, que Madame a trouvé vos poires excellentes ».

Il parait que l'Anjou en fait un commerce considérable et en expédierait plus de cent mille kilogrammes par an à Paris.

C'est dire que la fertilité de l'arbre est prodigieuse.



Beurré d'Amanlis

C'est une excellente poire à cultiver dans un verger.

L'arbre à haute tige est très fertile et bien plus vigoureux que celui que l'on rencontre, assez souvent, dans les environs de Porrentruy, et qui produit la poire *Mouille-bouche* ou *verte longue* d'automne, dont nous parlerons tout à l'heure.

Le fruit en est aussi plus gros, jaune, marbré de rouge-brun. La chair en est fine, fondante et très juteuse. Sa maturité a lieu en septembre-octobre.

Cette poire est de première qualité et très recommandable tant au point de vue de sa rusticité, que de son abondante production.

Le beurré d'*Amanlis* est né à Amanlis, petit village près de Rennes, en Bretagne, où le pied-mère, énorme et non greffé, datant de la fin du siècle dernier, existait encore, dans un verger, en 1858.

Mouille-bouche ou Verte-longue d'Automne

Cette poire fort commune dans le pays d'Ajoie et qui mûrit en octobre n'est pas à dédaigner. Les pomologies la classent de qualité *première*.

L'arbre, très fertile, est peu vigoureux. La peau du fruit est *vert-pré*, nuancé de jaune pâle et semé de larges points grisâtres. La chair en est blanche, fine, fondante et sucrée. C'est une des poires les plus anciennes.

Quelques auteurs croient que c'est le même fruit que celui décrit par Pline sous le nom de *Viridiane*.

Elle daterait donc des Romains.

On la trouve déjà décrite dans le catalogue publié par le Lectier, procureur du roi et grand amateur de fruits, vers l'année 1628.

(A suivre). Horticolus.

LE VIEUX LUCELLE

Histoire à faire peur

Ceci se passait en 1400. Messire Albéric d'Asuel venait d'enterrer sa dame, Anne de Montfaucon, et seul avec son fils Jean, et Gothon, la vieille nourrice de son fils, il s'ennuyait à mourir en son féal castel.

Messire Jean ne devrait pas compter parmi la société de son puissant père, car, beau damoiseau de vingt ans, téméraire comme un démon, il n'apparaissait que très rarement au château.

En ce temps-là, Jaulis appartenait aux seigneurs d'Asuel, et, dans l'immense forêt qui couronnait Lucelle, messire Jean s'était fait construire une tour, lui servant de pavillon de chasse, car le jeune seigneur était un enragé chasseur.

Un jour on parla de revenants, dans le hameau tranquille. C'est qu'on avait trouvé, dans les roseaux de l'étang, Claude, la vieille mendiante de Lucelle, assassinée. Qui pouvait s'attaquer à une pauvre vieille mendiante ? Personne, aussi les paysans disaient : « Ce sont les revenants ».

Et les mères cachaient leurs enfants, et le soir, les hommes n'osaient plus sortir !

Quand la rumeur monta jusqu'au château

---

insignifiante ; et, si la fin de la journée n'amenait pas d'augmentation de la température, on pourrait essayer, demain ou après-demain, de le faire parler cinq ou six minutes... »

Ceci était pour donner un peu de satisfaction au capitaine Chenu ; mais le capitaine Chenu, tenant très délicatement le débris de molette entre le pouce et l'index et le portant, à chaque instant, à la hauteur de son œil, souriait avec béatitude. Il n'avait plus besoin de faire parler le blessé, maintenant qu'il possédait une preuve matérielle qui allait lui livrer le coupable aussi sûrement que si Firmin Dubreuil le lui avait eu dénoncé. Et il se livrait même, avec le dédain d'un esprit superieur, à des considérations philosophiques sur la fragilité des destinées d'un individu. Ainsi, le gaillard qui avait frappé Dubreuil, ne se doutait même pas que la molette de son éperon était endommagée, et c'était ce petit rien, gros comme une tête d'épingle, qui allait le faire passer en conseil de guerre ! Quant à lui, capitaine Chenu, il aurait certainement de l'avancement pour l'habileté avec laquelle il aurait conduit cette affaire. Les journaux ne pourraient pas ne pas s'en occuper. Il voyait déjà son portrait dans les publications illustrées, avec une gravure représentant l'éperon, la molette brisée et le fragment retiré de la plaie du blessé.

Il remercia le docteur Derbois, puis se rendit au mess, parce que les devoirs les plus sacrés ne sauraient empêcher un capitaine, même instructeur, de déjeuner. Et il se donna le plaisir de triompher devant ses collègues... Oh ! il ne leur conta pas « le détail de la chose » et il se garda bien de livrer la mystérieuse histoire de la pointe de molette ; mais, ce soir...

— Ce soir, messieurs !...

Il frappait un terrible coup de poing sur la table du mess. On l'entendait bien ! Il leur f...chait sa parole que, ce soir, le coupable coucherait au Cherche-Midi.

Et il recommençait son discours du matin sur « l'exemple indispensable... » sur la nécessité de mette un terme à ces querelles dont, jusqu'à lui, on n'avait jamais connu le fin mot... Mais, cette fois, il faudrait être joliment malin pour échapper au nez du capitaine Chenu.

Il l'avait, en effet, démesurément long ; et c'était à peu près tout son visage que ce nez immense, avec ses petits yeux gris et son énorme moustache jadis noire, aujourd'hui toute mélangée de poils blancs. On le reconnaissait du fond du quartier, dès qu'il approchait de la grille.

Et cet après-midi, cela courut comme une traînée par toutes les chambrées :

— V'là le père Pas-Commode !

Et tous les hommes qui n'avaient pas bien gardé leur raison, la veille, se mirent à trembler, d'autant qu'on vit le capitaine s'arrêter et causer longuement avec l'adjudant ; et ses yeux lançaient des éclairs, et son nez frémissait, et, par moments, il avalait tout un côté de sa moustache. Puis il s'élança, comme à l'assaut, vers les bâtiments, suivi de l'adjudant ; et, une minute après, ils pénétraient brusquement dans la chambrée de Césaire.

(La suite prochainement.)

d'Asuel, où messire Jean se trouvait par hasard, la vieille Gothon frémit en regardant son jeune maître, et celui-ci partit d'un franc éclat de rire.

— ... Des revenants ? J'en voudrais bien voir, moi, des revenants ! Ohé ! Maître Pierre, va seller deux chevaux, nous partons chasser à Jaulis, et, en passant, saluer les revenants !

— Oh ! messire, si vous voyiez comme il pleut, dehors ! Ecoutez la bise dans la cheminée, et avec ça, il y fait noir à se perdre.

— Fais ce que je dis, et ensuite on verra.

Et pendant que maître Pierre, l'écuyer du château, allait seller deux chevaux, messire Jean d'Asuel s'en fut détacher Etula, son grand épagneul. Enfoncé dans son fauteuil seigneurial, le comte Albéric ne disait mot, mais tordait furieusement sa royale, en contemplant le plafond armorié.

Une demi-heure plus tard, sur le pont-levis, des pas de chevaux résonnèrent. C'était Jean d'Asuel et son écuyer qui partaient, au grand désespoir de la bonne Gothon.

Il fallait bien une heure, pour aller, à cheval, d'Asuel à Jaulis, et le chemin était presque toujours sous bois. Pour comble, il tombait une pluie serrée et froide, et il faisait noir, noir comme en enfer, et dans la cime des grands sapins, la bise sanglottait, hurlait, sifflait : aussi, maître Pierre n'oubliait-il pas de trembler sur sa selle.

Ils arrivaient au tournant que fait la Lucelle, où commence la gorge, lorsqu'Etula, le grand épagneul s'arrêta net, et la queue entre les jambes, se mit à hurler, et à tirer sur sa laisse. Les chevaux firent un écart, et maître Pierre, sur sa selle, tremblant plus que jamais, murmurait : « C'est le revenant !... J'ai entendu rire... J'ai entendu rire !...

— Tu rêves tout éveillé, maître Pierre, n'entends-tu pas qu'Etula hurle au loup ? Allons, en avant !...

Et d'un vigoureux coup d'éperon, messire Jean fit reprendre le galop à son cheval. Maître Pierre suivait, mais en tremblant et murmurant sans s'en rendre compte : « J'ai entendu rire, j'ai entendu rire !... »

Maintenant, ils trottaient dans la gorge. Un coup de tonnerre fit vibrer tous les échos...

— « Etula ! s'écria l'écuyer, blanc de peur. » Mais dans la rafale bruyante, comme à son oreille, une voix répondit : « Oui, je te suis ! » Maître Pierre bondit : — Ecoutez, messire !

— Hi, hi, hi ! ! !

Et dans la nuit profonde, au fond de la gorge sonore où la tempête s'engouffrait, où la Lucelle murmurait, un rire, aigu, strident, comme un rire d'enfer éclata !

— Hi, hi, hi ! ! !

— « Vous avez entendu, messire ? Là, sous les buissons... ?

— Eh bien, quoi, là ?

— Le revenant qui riait...

— Tais-toi donc, poltron ; n'entends-tu pas que c'est la bise ?

Le grand épagneul hurlait, et maître Pierre tremblait sur sa selle en murmurant : « J'ai entendu rire, j'ai entendu... »

Ils étaient arrivés sur la chaussée qui longeait l'étang, alors bien plus long qu'il ne l'est aujourd'hui. La grande nappe d'eau, comme un sombre et mouvant miroir, brillait aux lumières qui tombaient des cellules des moines, et tous ces reflets, chassés par le vent sur la vague, couraient comme des feux-follets.

Les deux cavaliers laissèrent Lucelle et le monastère de côté, puis, montant au trot la colline, ne tardèrent pas à se trouver dans la tour de Jaulis.

Maître Pierre alluma du feu sur l'âtre humide et froid, et, tout en se séchant, le maître et le valet vidèrent quelques flacons de vin du Rhin.

Ce petit vin blanc avait bien de la vertu, déjà à cette époque, puisqu'il enleva la frayeur de maître Pierre, qui, soudain devenu brave, se prit à provoquer, avec force gestes expressifs, tous les diables et revenants, passés, présents et futurs.

— « Puisque te voilà vaillant, maître Pierre, tu vas monter au grenier, chercher des couvertures ; voici qu'il est l'heure où les gens raisonnables sont au lit : écoute... Matines sonnent à Lucelle. »

Mais cette proposition fit sur l'ardeur de l'écuyer exactement le même effet qu'un verre d'eau sur la flamme d'une bougie, et tout tremblant sur son siège, le valet ne bougea pas.

— « Si tu as tellement peur, prends Etula avec toi, mais fais vite, car j'ai sommeil.

Bien lentement maître Pierre monta les escaliers, précédé de l'épagneul. Mais voilà, qu'en ouvrant la porte du grenier, au fond, entre deux poutres, apparut une figure hideuse, ridée, sauvage, et dans le vide de la pièce, un rire, plus aigu, plus strident, plus infernal encore que celui de la forêt, éclata :

— Hi, hi, hi ! ! !

La torche tomba des mains du serviteur, et s'éteignit, alors ce fut un concert d'aboiements, de cris, d'éclats de rire furieux, si bien que messire Jean ne tarda pas à monter, une torche d'une main, un bâton de l'autre.

— Eh bien, eh bien ? Qu'avez-vous donc à hurler ainsi, c'est à croire que tous les diables sont à vos trousses ? Allons, maître Pierre, prends ces couvertures et vite en bas !

Et l'écuyer, tout pâle, tout tremblant, des larmes aux yeux, presque, montrait un coin du grenier où se croisaient deux poutres, et disait : « Je l'ai vu, là !... et puis, j'ai entendu rire !...

Un quart d'heure plus tard, dans son lit improvisé, Messire Jean d'Asuel faisait des rêves d'or !

II.

En sursaut Jean d'Asuel s'éveilla... — « A moi ! Pierre !... Etula, ici !... Mais ni l'écuyer, ni le chien ne répondaient, et messire Jean, ligotté dans ses couvertures, se tordait en vain ! Et là, près de l'âtre où le feu se rallumait, vidant la dernière bouteille de vin du Rhin, un être horrible riait.

— Hi, hi, hi ! ! !... Et son rire éclatait sous le haut plafond, comme un ricanement lugubre et infernal ! Hi, hi, hi !

— « N'appelle plus, Jean d'Asuel, car nul ne viendra. Ton écuyer est ligotté comme toi, et ton chien, je l'ai tué, regarde, voilà de son sang, tout chaud encore ! » Et le fou montrait son poignard, large et tranchant.

— « N'appelle plus, tu es mon prisonnier. Voilà six ans que je cherche une vengeance, je l'ai trouvée aujourd'hui : Jean d'Asuel, tu mourras !... J'étais fermier de ton père, il m'a chassé, en me traitant d'ivrogne ; ma femme est morte de faim, et moi j'ai dû assassiner Claude, la vieille mendiante, pour avoir un morceau de pain !... Jean d'Asuel, je veux tant savourer ma vengeance que toutes ces souffrances seront rachetées !

Ton père pleurera : il pleurera comme j'ai pleuré... Berthe de Pleujouse, ta belle fiancée, aussi pleurera, tant mieux ! Je veux que toutes ces larmes effacent la trace de celles que j'ai versées... Tu mourras, Jean d'Asuel !... »

Et le fou bondit sur la table qui se trouvait au milieu de la salle. Son bras essaya de toucher le plafond mais c'était trop haut. Alors, sur la table il mit un escabeau, puis il monta sur l'escabeau. Cette fois, il touchait le plafond.

Debout sur la pointe des pieds, dans une poutre il enfonça un clou. A ce clou il attacha une corde, y fit un nœud coulant, puis, entre deux éclats de rire, il dit :

— Regarde, Jean d'Asuel, je vais te pendre ici. Fais ta dernière prière, car tu vas mourir, comme un vulgaire bandit, par la corde !... Regarde qu'elle est forte ! « Et le fou, passant son bras dans le nœud, se souleva.

Un éclair passa dans les yeux de Jean d'Asuel. Ramenant ses deux pieds liés ensemble, le jeune homme, de toute sa vigueur, les lança contre la table, qui, glissant sur les dalles de pierres, enleva tout appui au fou, et le laissa suspendu dans le vide.

Puis, sans se soucier des blasphèmes et des hurlements de son bourreau, messire Jean se roula jusque vers l'âtre et présenta, au risque de se brûler, ses liens à la flamme. Sous une vigoureuse tension des nerfs, le chanvre consumé céda, et le jeune homme fut libre !

Le fou se débattait furieusement. L'écume lui souillait les lèvres, et le sang perlait à son poignet mutilé.

— Assassin de femmes, qui voulais te venger sur ton maître, tu resteras pendu jusqu'à ta mort ! et là-dessus messire Jean se recoucha, sans crainte aucune, et reprit au point où il l'avait laissé, son somme interrompu.

Quand le jour vint, le jeune homme, en s'éveillant jeta un regard au pendu. Son bras libre pendait inerte, aucun symptôme de vie n'agitait sa face congestionnée : le fou était mort !

Maître Pierre, à la suite de cette aventure, fit une maladie. Mais le vieil auteur qui m'a raconté cette histoire, ne dit pas si Jean d'Asuel épousa Berthe de Pleujouse. Moi je m'en doute.

ALFRED DE RANNUSSE.

Influence des piqûres d'abeilles

Réponse à une question.

Oui, depuis longtemps, je connais l'heureuse influence des piqûres d'abeilles pour la guérison des rhumatismes et, si je n'en ai rien dit dans ma *Causerie*, c'est que je ne pouvais épuiser d'une seule fois un si vaste sujet. Toutes les revues d'apiculture ont signalé des cas d'individus guéris de leurs rhumatismes par des piqûres d'abeilles et, pour ma part, j'en ai ressenti les avantages. Voici comment : En mars 1877, moment où je venais de me procurer mes premières ruches, je fus atteint d'un rhumatisme articulaire, et pendant plusieurs jours, je ne pus faire aucun mouvement. Quand le mal fut parti, le médecin, pour me consoler, me fit la prédiction suivante : vous voilà débarrassé, réjouissez-vous, mais pas trop cependant, car le rhumatisme vous reviendra au moins tous les 2 ou 3 ans, s'il ne vous revient pas chaque année... Depuis lors, 21 ans se sont écoulés, j'ai été piqué des centaines et des centaines de fois, je l'avoue, mais le rhumatisme... a oublié, jusqu'à ce moment, de venir me retrouver.

JOS. BUCHWALDER, *curé*.

LETTRE PATOISE

Moyins d'attraipai les raits.

Vos saites tu bin que les raits se foérant tot pai'tchot, en l'étale, à dienië, en lai thiaive, aiprés le biai, l'avoine, les pommes de tiëre, djain qu'aipré les catcheras sas : ai raivaidjan tot, ai peu bin des fois qu'an ne sai pe cment les aitraipai. I vin ajedeu vos ensoignië in moyin chur de les aitraipai, sains qu'ai y en poyeuche etchaipai iun. Ç'à Tony di prai Saint Dgelin que me l'é aipris. C'était in saivaint stu li : ai l'aivai fait ses écôles ai Pairis, ail était bin pu aivaincië que no. Nos sont des hannes des bôs, nos ne ne voyian dière pu loin que le bout de note nais, ai peu pou nos, lai roitche Tielau ç'a le bout di monde.